

THÉODORE DE BÈZE.

COMBIEN LA FOY EST NÉCESSAIRE ET CE QUE C'EST QUE LA FOY.

Nous sommes tant ennemis de nostre salut, à cause de nostre corruption naturelle, que si Dieu ne nous faisoit qu'avertir que nous trouverons nostre salut en Jesus-Christ, nous ne nous en ferions que moquer comme toujours le monde a fait et fera jusqu'à la fin. Davantage s'il n'ajoustoit autre chose que de nous dire aussi que le moyen de sentir le fruit de cette médecine encontre la mort éternelle, c'est de croire en Jesus-Christ¹: cela ne nous serviroit non plus.

Car, quant à tout cela, nous sommes plus que muets, sourds et aveugles par la corruption de nostre nature, et ne nous seroit non plus possible mesme de vouloir croire qu'il est possible à un homme mort de voler.

Parquoi il faut qu'avec tout cela ce bon Père, qui nous a élus pour sa gloire, vienne à redoubler sa miséricorde envers ses ennemis, et qu'en nous advertissant qu'il a tant aimé le monde qu'il a donné son propre fils unique à cette condition que quiconque l'embrassera par foy ne périsse point, il crée en nous pareillement ce moyen de foy, lequel il requiert de nous. Or, la foy dont nous parlons n'est pas de croire seulement que Dieu est Dieu et que le contenu de sa parole est véritable (car les diables ont bien cette foy et n'en font que trembler davantage), mais nous appelons foy une certaine science que le saint Esprit, par sa seule grâce et bonté, engrave de plus en plus aux cœurs élus de Dieu, par laquelle science,

1. Pour « C'est de ne croire qu'en Jésus-Christ. »

un chacun d'iceux estant acertené en son cœur de son election, s'approprié et applique la promesse de son salut en Jesus-Christ. La foy, dy-je, ne croit pas seulement que Jesus-Christ est mort et ressuscité pour les pecheurs, mais vient aussi à embrasser Jesus-Christ, auquel se fie quiconque croit vrayment et s'assure tellement de son salut qu'il n'en doute point. Et pourtant, disoit saint Bernard, conformément à toute l'Écriture ce qui s'ensuit : « Si tu crois que tes pechez ne peuvent estre effacez, sinon celuy envers lequel seul tu as peché, et qui n'est point sujet à peché, tu fais bien, mais ajoute encore un point, à savoir que tu croyes aussy que par lui tes pechez te sont pardonnez : et voilà le témoignage que le saint Esprit rend à nostre cœur, disant : « Tes pechez te sont remis. »

J. BODIN.

SUR LA GUERRE.

Nous devons estimer la république bien heureuse où le roy est obéissant à la loy de Dieu et de nature, les magistrats au roy, les particuliers aux magistrats, les enfants aux pères, les serviteurs aux maîtres, les sujets liez en amitié entr'eux, et tous avec leur prince pour jouir de la douceur de paix et de la vraye tranquillité d'esprit. Or, est-il que la guerre est du tout contraire à ce que j'ay dit, et les hommes guerriers ennemis jurez de cette vie-là. Aussi est-il impossible de voir une république fleurissante en religion, justice, charité, intégrité de vie, et brief, en toutes sciences libérales et arts mécaniques, si les citoyens ne jouissent d'une paix très-haute et assurée, qui toutefois est la ruine des hommes de guerre, desquels on ne sait ny mise¹ ny recette², non plus que de leurs outils, quand on est en bonne paix. Et qui est plus l'ennemy d'un homme paisible que le furieux soldat, du paysan débonnaire que le guerrier sanguinaire, du philosophe que le capitaine, des sages que les fols? Car le plus grand plaisir que reçoivent les hommes de guerre, c'est de fourrager le plat país, voler les paísans, brusler les villages, assiéger, battre, forcer, saccager les villes, massacrer les bons et méchants, jeunes et vieux, tous âges et tous sexes; se laver au sang des meurtris, souiller les choses sacrées, raser les temples, blasphémer le nom de Dieu et fouler aux pieds tout droit divin et humain. Voilà les fruits de la guerre plaisants et agréables aux hommes guerriers, abominables aux gens de bien et détestables devant Dieu. Et n'est besoing d'amplifier de paroles ce qu'on voit effectuer et

1. Emploi. — 2. Profit.

pratiquer en tant de lieux, que la mémoire seule fait dresser les cheveux aux plus asseurez. S'il est ainsi, il faut bien se garder d'aguerrir les sujets et les acheminer à une vie si agréable, ni chercher la guerre en une sorte quelconque, sinon en repoussant la violence en extrême nécessité : car ceux-là qui prennent les moindres occasions pour faire la guerre ressemblent aux mouches, qui ne se peuvent tenir sur un miroir bien poly, et ne s'attachent, sinon aux lieux raboteux; et ceux qui cherchent la guerre pour s'y agrandir de la ruine des autres seront en perpétuel tourment, tirant une vie misérable, car la cupidité n'a point de bornes, quoy qu'en apparence on promet se contenter quand on aura conqesté un royaume, tout ainsi que l'esclave ne demande qu'estre deslié; estant deslié, il désire liberté; afranchi qu'il est, il demande le droict de bourgeoisie, de bourgeois il veut qu'on le face magistrat. Quand il est au plus haut lieu des magistrats, il veut estre roy, étant roi il veut estre seul monarque; enfin il veut estre Dieu.